

Prologue

PUISQUE TU PARS...

DÉPÊCHE AFP :

Jean-Jacques Goldman va annoncer la fin de sa carrière de chanteur

Bruxelles, vendredi 2 septembre 2005 (AFP) – Le chanteur français Jean-Jacques Goldman, l'une des vedettes les plus populaires de l'Hexagone depuis le début des années 1980, va annoncer dans un livre à paraître début novembre qu'il arrête sa carrière dans la chanson, a rapporté vendredi le journal belge *La Dernière Heure*.

Dans cet ouvrage rédigé avec Fred Hidalgo, directeur du département Chanson de l'éditeur Fayard/Chorus, l'auteur de *Quand la musique est bonne* explique « pourquoi il veut totalement se désengager du métier », précise le quotidien bruxellois.

Jean-Jacques Goldman souhaite « mieux se consacrer à sa famille, lui qui va bientôt être papa à nouveau », écrit *La Dernière Heure*.

Selon le journal, le chanteur âgé de 53 ans va renoncer « aux albums, aux tournées » et ne participera plus aux spectacles des Enfoirés, les concerts caritatifs rassemblant depuis vingt ans des artistes français au profit des Restos du Cœur.

siu/dom/sb f.pep

AFP (021756 SEP 05 France-musique-chanson-people)

C'est un collaborateur de *Chorus*, Bertrand Dicale, également titulaire de la rubrique Chanson du *Figaro*, qui m'a transmis cette dépêche, à peine retombée sur le fil de l'Agence France-Presse. À 18h05 précisément, ce vendredi 2 septembre 2005. Dire que j'en ai été surpris serait un euphémisme. Catastrophé, plutôt. Pas parce qu'elle vendait la mèche avant l'heure, mais par son mélange

détonant d'info et d'intox... D'ailleurs, le pire n'allait pas tarder avec une kyrielle d'appels en fin d'après-midi et dans la soirée, et le lendemain aussi, des principales radios et télévisions françaises, prêtes à envoyer une équipe jusqu'à notre rédaction, à cent kilomètres de Paris! Standard bloqué, toutes les lignes occupées en permanence... Pareil pour la presse : *Le Soir* de Bruxelles, le grand quotidien belge, a réagi parmi les premiers, suivi de près par ses confrères de l'Hexagone. «Allô, Fred Hidalgo?» Tous et toutes, déjà, voulaient que je leur confirme «l'information de l'AFP»... Et que je leur parle de ce livre mystérieux.

Au lieu de cela, après nous être concertés au téléphone, Jean-Jacques (qui, comme d'habitude avec les médias, n'y était pour personne) et moi avons joint la rédaction en chef de l'AFP pour lui demander de publier nos mises au point respectives. Non, Jean-Jacques Goldman n'arrête pas «la chanson»; oui, il est question d'un livre «autorisé» où il expliquera pourquoi il a décidé de se mettre «en réserve» de celle-ci; non, il ne se désengage pas «totalement du métier»; oui, il renonce – du moins pour un temps indéterminé – aux albums et aux tournées; non, il n'abandonne pas Les Enfoirés...

Voilà un quart de siècle qu'avec le mensuel *Paroles et Musique* puis la revue *Chorus*, nous faisons en sorte de partager le meilleur de la chanson francophone, populaire, méconnue ou en herbe; un quart de siècle que nous menons un travail de fond, sans relâche et sans œillères, façon Saint-Exupéry («Je ne suis ni l'aile gauche, ni l'aile droite: je suis l'oiseau...»), mais non sans adversité (le petit monde de la chanson se déchirant par chapelles interposées, quitte à prendre les artistes en otages, les laudateurs de rengaines plus populistes que populaires ignorant avec arrogance le reste de la création et les adeptes d'une marginalité doctrinaire rejetant avec mépris tout ce qui a l'heur de plaire au «grand public»); un quart de siècle à batailler sur tous les fronts... et jamais nous n'avons été l'objet d'un tel emballement médiatique!

Il est vrai que ce *scoop* que l'on me prête alors, sous forme d'un livre à mi-chemin de la biographie et du recueil d'entretiens, ça n'est pas rien! Cité régulièrement dans les sondages, depuis des

années, comme la personnalité préférée des Français après l'Abbé Pierre, Jean-Jacques Goldman a été élu au mois de mars précédent, lors des 20^{es} Victoires de la musique, «Chanteur français des vingt dernières années». Que cet artiste-là, en pleine gloire, à l'apogée de sa carrière et sans le moindre signe avant-coureur, quitte subitement les planches, c'est du jamais vu dans l'histoire de la chanson. À la seule et unique exception de Jacques Brel...

Depuis le Grand Jacques, c'est un fait, aucun chanteur parvenu à ce niveau de notoriété et jouissant d'une pareille ferveur populaire n'a renoncé délibérément à sa carrière scénique. Surtout de façon aussi prématurée. Brel avait seulement trente-huit ans et quinze ans de scène depuis ses débuts en 1952 dans les cabarets bruxellois; Goldman en a cinquante-trois – et une voie royale devant lui – après dix-neuf ans de tournées démarrées en novembre 1983. Mais si Brel a annoncé publiquement ses adieux¹, en octobre 1966, à l'occasion d'une série de concerts à l'Olympia, Goldman, lui, a choisi de se retirer en toute discrétion. D'aucuns avaient avancé – à tort² – l'argument de la maladie pour expliquer le départ de Brel; pour Goldman, en pleine forme et dans la force de l'âge, l'incompréhension des médias et du public va être totale. D'où l'intérêt inouï, et presque effrayant, suscité par cet ouvrage censé donner les clés de sa décision.

Comment en est-on arrivé là?

Que s'est-il donc passé depuis sa dernière tournée triomphale, «Un tour ensemble», succédant elle-même à un ultime album studio, *Chansons pour les pieds*, au succès aussi phénoménal que les huit précédents? Pour quelles raisons, dans ces conditions on ne peut plus favorables à la poursuite de sa carrière, Jean-Jacques Goldman met-il un terme à celle-ci, ou du moins pourquoi interrompt-il de but en blanc ses activités d'auteur-compositeur-interprète, adulé

1. Au tour de chant et non à «la chanson»: aux Marquises, même après la sortie de son dernier album en novembre 1977, Brel continuait à écrire de nouvelles chansons qu'il comptait bien enregistrer.

2. Il en sera certes victime, mais pas avant octobre 1974, alors qu'il est déjà parti sur les mers pour un tour du monde à la voile censé durer plusieurs années.

des Français? Comment a-t-il été amené à prendre cette décision, à quand remonte-t-elle et pourquoi, bien que confidentielle, en a-t-on eu vent *via* un journal du plat pays?

Et d'abord, comment sait-on que je prépare un livre d'entretiens avec lui? Un ouvrage dont tout le monde apprend, à la lecture de l'article qui a déclenché ce déferlement médiatique, qu'il devrait s'intituler *Puisque tu pars...*

ACTE I

1

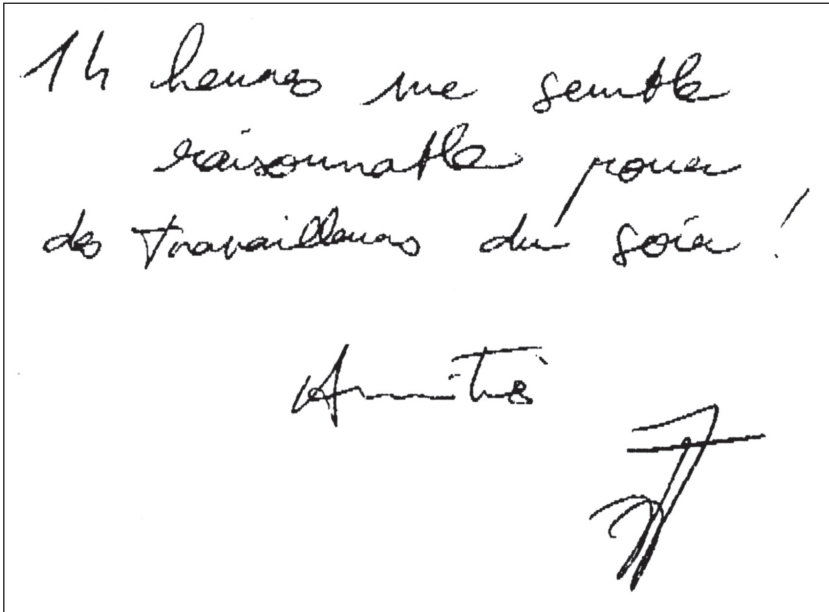
ENSEMBLE

Tout a vraiment démarré le lundi 6 mai 2002. Ce jour-là, j'avais réuni pour la troisième fois Francis Cabrel, Jean-Jacques Goldman, Yves Simon et Alain Souchon afin de les faire plancher sur le métier de la chanson et son évolution depuis leurs débuts respectifs. La première fois, pour le n° 1 de *Chorus*¹, c'était chez Jean-Jacques à Montrouge, la deuxième chez Francis à Astaffort, et pour cette troisième et dernière table ronde en l'espace de dix ans, JJG était à nouveau notre hôte, désormais à Paris.

En 1992, comme Bruel dans sa chanson, on s'était dit : rendez-vous dans dix ans. Trop heureux de l'expérience, on s'était en fait retrouvés dès 1995. Jamais deux sans trois donc, bien qu'il ne s'annonçât guère évident, cette fois, de faire coïncider les emplois du temps ; de Goldman et de Souchon en particulier, en tournée jusqu'à la fin de l'année. Un seul créneau semblait envisageable, fin avril-début mai, durant lequel tous deux seraient à l'affiche dans la capitale – le premier au Zénith, le second au Casino de Paris. Restait à trouver *la date*, car ils n'auraient pas un soir de relâche !

Finalement, alors que je me trouvais chez lui, au mois de novembre précédent, Jean-Jacques suggéra de nous accueillir tous, à sa nouvelle adresse du VI^e arrondissement, le dernier jour de sa première série parisienne de spectacles. Le lundi 6 mai donc, sachant qu'Alain avait prévu de prolonger son passage jusqu'au dimanche suivant. Quant à l'heure de nos retrouvailles, il nous envoya ensuite un petit fax :

1. Les deux rencontres suivantes, également réalisées pour *Chorus*, ont été publiées dans le n° 14 (hiver 1995) et le n° 40 (été 2002).



Pas de problème pour Francis, qui viendrait d'Agen ; pas davantage, *a priori*, pour Yves, pensionnaire de la place Dauphine ; mais Alain, d'un naturel anxieux et habitué à se reposer un peu avant de monter sur scène, serait-il d'attaque pour une longue séance préalable de remue-méninges ? Réponse ironique de l'intéressé, un après-midi de janvier, avant la balance d'un de ses concerts en province : « Quoi ? ! Goldman veut chanter après ? Mais il est fou, il n'aura plus de voix, plus d'énergie ! Il est trop vieux pour faire ça ! » Un silence, puis : « Moi, en tout cas, je ne veux pas me gâcher la fête, alors – c'est mon agent qui va pas être content ! – j'annulerai mon spectacle du soir. » Promesse en l'air ? Non, promesse tenue ! Avec, cerise sur le gâteau, Yves Simon, joint en définitive au Brésil où il était en voyage, écourtant spécialement son séjour pour être fidèle au rendez-vous fixé dix ans plus tôt.

Trop vieux, Goldman ? C'était une boutade à la Souchon, bien sûr, de sept ans plus âgé que son collègue et ami, quinquagénaire depuis le 11 octobre précédent. En novembre était sorti *Chansons pour les pieds*, son neuvième album original en vingt ans. Quant à son nouveau spectacle créé en mars, « Un tour ensemble », il allait se prolonger jusqu'à la fin de l'année, avec deux autres séries de

concerts entre-temps au Zénith de Paris puis une toute dernière représentation, le mardi 10 décembre, à Bordeaux.

Ce lundi à Paris, après trois heures et demie d'une discussion passionnée sur la chanson, un vrai travail de réflexion – car sans être un *pensum*, malgré le climat chaleureux, l'humour omniprésent et la rare complicité unissant les participants, c'était du boulot! –, j'ai abordé pour finir la question de leur avenir professionnel respectif.

«Toi Jean-Jacques, tu tournes depuis la fin mars dans ta configuration actuelle: Zénith et grandes salles, toujours à guichets fermés et sans aucune promotion... Cet été, tu vas te produire dans le Midi, en plein air, dans les arènes... Et ensuite?

— Je vais continuer encore un peu, mais j'arrêterai la tournée à la fin de l'année.

— Que peux-tu dire de ce spectacle par rapport au précédent? Il s'inscrit dans la continuité?

— Oui... La toute première fois que j'ai fait de la scène, il y avait déjà un écran de cinéma, pour que l'attention se focalise moins sur moi... J'ai toujours beaucoup mis en scène mes concerts, contrairement à Francis ou Alain, parce que j'estime être un très très mauvais showman.

Francis Cabrel, *quelque peu surpris*: Ah bon? Tu distrais volontairement l'attention du spectateur?

— Oui, parce que j'ai l'impression de ne pas suffire.»

Propos étonnants – à peine croyables et pourtant sincères – de la part d'un artiste qui, dans ce dernier spectacle justement, se permet de surgir en solo, sans qu'on s'y attende, sur une petite scène amovible au milieu du public, avant le début «officiel» du concert; comme s'il était là pour chauffer la salle en attendant l'arrivée de la vedette! Tout le monde, d'abord ébahi puis ravi de cette connivence, joue le jeu, le temps pour JJG d'interpréter partiellement plusieurs chansons, reprises alors en chœur, armé d'une simple guitare acoustique, «la guitare du chanteur!»... Et l'on se prend forcément d'admiration pour l'aisance de vieux routier qu'il manifeste dans cet exercice ô combien difficile.

Impossible, dans ces conditions, de tricher au sens où Brel l'entendait. Perdu au milieu de la foule, comme le dompteur dans la cage aux lions, sans avoir recours au moindre artifice scénique ni soutien orchestral (avant de regagner finalement la grande scène et d'être rejoint par ses musiciens), seul un véritable artiste est capable de ce genre de défi.

On dira donc que Jean-Jacques était pour le moins modeste lorsqu'il affirmait devant ses collègues se sentir insuffisant. Jamais il ne serait venu à l'esprit d'un seul des milliers de spectateurs, aussi épatés qu'enchantés de le voir surgir ainsi parmi eux, comme à la maison, que l'artiste lui-même pût éprouver cette impression. Sans doute une façon pour lui de lutter contre ce sentiment qu'il traînait depuis ses débuts ; et, au bout du compte, de réussir une performance.

« À tes débuts, lui dis-je, la scène te faisait peur. Puis tu l'as apprivoisée jusqu'à ce qu'elle te procure un grand plaisir et qu'elle te devienne indispensable. Mais aujourd'hui ? Tout à l'heure, là, puisque tu vas bientôt nous quitter pour rejoindre directement le Zénith ?

— Ça été à nouveau difficile les quinze premiers jours. Je me demandais même ce que je faisais là, parce que c'était dur, c'est un spectacle très difficile... Mais, depuis une semaine, je recommence à prendre du plaisir. En fait je suis heureux lorsque ça commence, mais je suis super content quand ça se termine !

Alain Souchon : Tu as le trac avant de monter sur scène ?

— J'ai énormément le trac la première semaine, mais plus du tout ensuite. Ce que je veux dire, c'est que la première semaine j'ai raison d'avoir peur : j'ai beaucoup de textes nouveaux, d'instruments différents à jouer...

A. S. : C'est terrible, la peur ; en même temps, moi, c'est ce qui me fait avancer. »

Il se fait tard et Jean-Jacques est attendu au Zénith pour les balances ; alors je hâte un peu la discussion, même si l'intéressé ne manifeste aucune impatience. Cabrel est inquiet pour deux : « Hé, il faut que tu y ailles, Jean-Jacques, le Zénith t'attend ! » Souchon en rajoute, à sa façon : « N'oublie pas ta robe de théâtre ! »

Rire de l'intéressé : « Je suis déjà en tenue de scène ! Et ça va, j'ai vingt minutes devant moi... »

Il y a encore cette question qui me taraude depuis longtemps : comment se fait-il qu'on entende régulièrement des chanteurs évoquer leur prochain album comme étant « probablement » le dernier, leur prochaine tournée comme la toute dernière, avec de grands accents de sincérité... sans que cela soit jamais suivi d'effet ? « À quoi répond ce genre de propos, récurrent chez Francis mais aussi chez bien d'autres artistes ? À un manque de confiance en soi ? À l'impossibilité de s'imaginer en « vieux chanteur » ? À une envie de se tourner vers autre chose ? À moins que ne soit qu'une coquetterie pour se faire prier... et indirectement se stimuler ? « Combien de faux adieux, de come-back... », écrit Jean-Jacques dans *Un goût sur tes lèvres*.

Réponse de Francis Cabrel : « En fait, j'ai toujours eu peur de me faire éjecter du monde de la chanson. J'aimerais pouvoir choisir moi-même le moment de m'en aller – c'est mon obsession. C'est comme lorsque tu enfourches un cheval, tu sais quand tu montes, tu ne sais jamais quand et comment tu vas en descendre.

Alain Souchon : Moi, je ne peux pas me passer d'écrire des chansons. Mais j'aime bien aussi faire le clown, me montrer, et je sens que c'est comme une faiblesse en tant qu'être humain... Alors j'aimerais bien avoir la sagesse – parce que j'approche de la soixantaine, déjà – de me retirer tout simplement et de rester là, à regarder les marguerites...

Jean-Jacques Goldman : Pourquoi ce serait une faiblesse, de se montrer ?

A. S. : Je le ressens comme ça. Faire de la scène, se montrer dans les médias... À trente ans d'accord, mais à soixante !... Je me dis que cela va commencer à devenir grotesque. Alors j'aimerais bien être assez sage pour arrêter ça. Quitte à continuer à écrire des chansons pour Laurent [Voulzy], hein ! »

Rétrospectivement, cet aspect de la conversation sur d'éventuels adieux à la scène, en raison surtout du temps qui passe (et du fait que la chanson serait plutôt « un art de jeunes »), prend une résonance particulière. Mais on le sait, si cette possibilité faisait plus qu'effleurer Souchon – alors qu'à soixante-dix ans révolus

aujourd'hui il continue d'arpenter la scène, avec Voulzy, comme un vrai gamin –, un peu Cabrel qui, depuis lors, a sorti trois nouveaux albums¹, elle ne semblait nullement concerner Goldman. Au contraire, avec ce plaidoyer à l'adresse de Souchon, il se faisait en quelque sorte l'avocat de la défense: «Pourquoi refuser pour toi ce que tu admets d'un Henri Salvador, par exemple? Ou d'un Nougaro qui, à soixante-dix ans passés, donne un spectacle magnifique², d'une dignité formidable, d'un rapport de grande qualité entre son public et lui? Ce qu'il apporte est unique – comme est unique ce que tu apportes – et il n'est pas là pour quémander quoi que ce soit. Malgré son âge, il n'y a absolument aucun doute sur le bien-fondé de sa présence. Moi en tout cas, j'ai encore trouvé son dernier spectacle superbe, et ça m'a fait réfléchir sur moi-même.»

Nous sommes début mai, je le rappelle. Sans que personne encore l'imagine – pas même l'intéressé –, le 10 décembre suivant sera l'ultime apparition publique, dans son propre répertoire, de l'auteur de *La Vie par procuration...* Notre conversation l'aurait-elle amené à réfléchir, dans l'intervalle, plus encore qu'il ne le confiait au moment où l'on évoquait justement cette hypothèse? Et que rien ne semblait plus éloigné de son esprit, comme le montre sa réponse à cette réflexion de Francis Cabrel qui, mine de rien, anticipait le cours des événements: «Lorsqu'on a connu toutes ces joies – car c'est quand même grisant, ce qui nous est arrivé, ces salles chavirées... –, penser à ça et se dire: je suis content de l'avoir vécu, mais à présent, c'est fini, c'est au tour des autres... En est-on capable? Capable d'arrêter net?

— Mais c'est tout à fait injustifié! Moi je trouve ça très injuste pour les gens, ce raisonnement-là. Pour Alain, il y aurait une certaine noblesse de l'écriture... et une espèce de faiblesse

1. Et même quatre, avec *Les Beaux Dégâts* (2004), *Des roses et des orties* (2008) et *In extremis* (2015), si l'on compte *Vise le ciel*, ses adaptations de chansons de Dylan (2012).

2. Goldman parle des *Fables de ma fontaine*, spectacle en solo de «chansons dites», présenté à Paris ce printemps-là, aux Bouffes du Nord, puis en tournée jusqu'en avril 2003, qui sera le tout dernier spectacle de Claude Nougaro. Pour le précédent, *Embarquement immédiat* (du titre de l'album éponyme sorti en 2000), Nougaro était accompagné par Yvan Cassar et ses musiciens.

de la scène? Mais non, laissons les gens choisir! À partir du moment où cela nous fait toujours plaisir et que les gens sont heureux, ce serait du masochisme et de l'égoïsme que d'arrêter.»

Du masochisme... Et de l'égoïsme!

Dont acte.

Il est presque 18 heures. Dans deux heures trente, trois au plus, Jean-Jacques se fauilera au cœur du Zénith, pour, assis sur un tabouret, visiblement décontracté et heureux, commencer à égrener les notes des principales chansons de l'artiste à l'affiche de la soirée... À s'adresser au public, à blaguer avec lui... Mais pour l'instant, nous sommes encore ensemble à converser de l'avenir, de la scène et du disque. Le disque, justement, j'ai calculé le temps moyen qu'il faut à Cabrel, Goldman et Souchon pour sortir un nouvel album: «Si vous respectez votre rythme de création, soit quatre à cinq ans entre deux disques, on peut espérer un nouvel opus de chacun d'entre vous dans le courant de l'année 2005. Vous signez?

Francis Cabrel: N'ayant plus de contrat de disques, je n'ai pas de date limite à respecter... Mais bon, pourquoi pas 2005?

Alain Souchon: Quoi? En 2005! Ça fait un mois et demi déjà que je m'échine à trouver la musique d'une chanson et je n'y arrive pas. Alors¹...»

Réponse évasive de Jean-Jacques: «Moi, avec l'âge, j'ai remarqué qu'il existe des rythmes organiques. Alors pourquoi pas des rythmes discographiques?!»

« Quatorze heures me semble raisonnable pour des travailleurs du soir!», nous avait-il avertis. En réalité, il est le seul des quatre «chansonniers² de la table ronde» à devoir aller au charbon, puisque nous sommes tous invités au spectacle, invités à faire Un

1. En fait, le nouvel album studio de Souchon, *La Vie Théodore*, sortira cinq ans après cette rencontre, en septembre 2005; et celui de Cabrel, *Les Beaux Dégâts*, dès le 17 mai 2004, cinq ans après *Hors Saison*.

2. C'est ainsi qu'on appelait à l'origine les auteurs-compositeurs-interprètes et que l'on continue parfois encore à les appeler au Québec.

tour ensemble au Zénith! Cette fois, il est 18 heures bien sonnées. Pour Goldman, la récréation est finie. Il est temps qu'il rejoigne son lieu de travail, aux abords duquel doivent déjà commencer à trépi-gner plusieurs centaines de fans. S'ils savaient que j'ai soumis leur artiste préféré à la question durant tout l'après-midi... Ça m'amuse d'y penser et en même temps je culpabilise; alors, ne sachant pas s'il est prévu qu'un de ses collaborateurs vienne le chercher, ou un taxi, je lui propose de le conduire séance tenante au Zénith.

«Penses-tu! J'y vais tout seul, t'inquiète... J'ai mon deux-roues!»

Je n'ignore pas que Jean-Jacques est un amoureux de la moto (et pour cause, j'en ai déjà fait avec lui), mais tout de même, objecté-je, «ça n'est pas forcément très prudent, à cette heure de la journée, de circuler à moto dans la capitale». Surtout, pensons-nous tous très fort, quand vous attend une foule sentimentale qui se fait une joie de vous revoir sur scène. Et à laquelle il faut d'autant moins risquer de faire faux bond que c'est ce soir la dernière représentation parisienne de ce début de tournée. «Mais qui a parlé de moto? rétorque l'homme de *Peur de rien (blues)*. J'y vais à vélo.»

À vélo?! Alain, Francis et Yves, regards croisés, ont poussé un même cri incrédule. «Eh bien oui, je fais ça tous les jours... Ça me détend et ça me maintient en forme.»

Rien que de très normal, en somme: Goldman – oui, Jean-Jacques Goldman! – traverse Paris à bicyclette chaque jour, du quartier Latin à la porte de la Villette pour aller donner son spectacle! Rien qu'à l'idée de le voir slalomer, l'air de rien, entre les voitures prises dans les bouchons (sans parler de la tête de ceux qui, à son passage, doivent se dire que ce type-là ressemble curieusement au chanteur!), nous éclatons de rire.

Vous savez quoi? Rendu au Zénith, pendant que le public manifestait sa joie à l'écoute d'un répertoire en lequel il s'identifiait totalement («Génération Goldman», n'est-ce pas?), enthousiasmé par les trouvailles de mise en scène autant que par la complicité liant la vedette et son équipe, moi je ne pouvais m'empêcher d'imaginer le chanteur s'échapper en solitaire sur les grands boulevards, avant de retrouver le gros du peloton à la Villette...